

Montréal est un volcan tranquille

Marie de M.

Numéro 151, décembre 2016

Montréal est une ville de passages secrets

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85424ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de M., M. (2016). Montréal est un volcan tranquille. *Moebius*, (151), 27–30.

MARIE DE M.

*Montréal est un volcan tranquille*¹

(Traduit de l'italien par Julie Héту)

Certains des souvenirs les plus profondément gravés dans ma mémoire sont restés à jamais rattachés à Montréal, cette ville que j'ai quittée pour soi-disant réussir ma vie. À distance, elle laisse sur le cœur un goût de perfection, chaque jour toujours plus belle, chaque minute toujours plus étrangère. Ville la plus cosmopolite d'entre toutes les villes, comme l'entendraient Sénèque, Cicéron, Marc Aurèle, Stefan Zweig ou Emmanuel Kant. J'essaie toujours de comprendre ce concept de la ville d'origine, alors que je prends racine en Italie, moi, une peintre québécoise. Et si je ne retrouvais plus les passages secrets de mon enfance, seules clés pour apprivoiser cette île du Saint-Laurent qui m'appartient pourtant encore? Tous les séjours provisoires, les printemps éternels et les ailleurs, tous les palais de la Nuit, les palais des Songes, les palais du Sommeil, qui trop brièvement donnent tout, ne ressemblent en rien à la ville d'où je viens. Or, si la possibilité de revenir par son fleuve se présente, par la «rivière qui marche» comme l'appelait ma grand-mère, sans hésiter, je me laisserai emporter par les affluents du Saint-Laurent.

Tour de force du destin: l'heure de mon retour a sonné lorsque mon frère m'a invitée à son mariage. Je ne voulais pas rentrer seule, alors j'ai demandé à Vincent s'il voulait visiter Montréal. Il est marié et, comme la plupart des Italiens, il a une maîtresse, c'est-à-dire moi. Ma mère sera contente que je ne sois pas seule, même si elle me fera remarquer que Vincent est trop jeune pour moi. Avant d'acquiescer à ma demande, il a voulu savoir si Montréal était une belle ville. Elle n'a rien des villes majestueuses

d'Italie, lui ai-je répondu. Pourtant, elle est belle la ville de mon enfance, belle comme la mer qu'il faut revoir plusieurs fois dans sa vie.

À Rome, il faut plisser les yeux, lui ai-je expliqué, chercher les détails pour ne pas avoir le vertige. À Montréal, les splendeurs se déploient en douceur, l'ensemble domine et non les éléments particuliers. Même l'architecture y est cosmopolite. J'ai expliqué à Vincent que le courant du golfe du Saint-Laurent pointe en direction de chez moi avec ses vents salins, ses baleines et ses eaux glacées dans lesquelles seuls les navires se baignent. J'ai ajouté qu'il aimerait ce petit coin de terre qui se prolonge au sud du cap Diamant, là où le fleuve se rétrécit en un jeu de cassures maritimes, qu'il l'aimerait parce que, contrairement à chez lui, on s'y sent comme un géant.

Je lui ai parlé de l'âme rouge et grise, l'âme de briques et de béton, de cette ville qui me reprendra toujours. Je lui ai expliqué que, dans ce détroit aux accents d'Atlantique les rivières sont des sœurs qui échangent à voix basse – Miramichi, Natashquan, Ristigouche, Margaree, Humber. Les immigrants arrivent à Montréal comme moi j'ai plié bagage, parce qu'il ne s'agit pas tant de voyager que de partir. Cela ressemble moins à un passage qu'à un destin qui déborde en de grands lacs. Ainsi, le meilleur moment pour migrer s'apparente à celui choisi par les rivières pour couler vers le fleuve, alors que les feuilles sont tombées et les hommes, quasi nus.

S'en aller, s'exiler, quelle drôle d'idée quand on vient tout juste d'arriver. Nous sommes toujours en partance, peu importe d'où, me rappelle Vincent. Nous prenons d'abord la route, ou la route nous emporte... Je me souviens d'avoir traversé Montréal pour une dernière fois, par un lieu secret qui n'appartient qu'à moi, par l'ouverture d'un volcan tranquille, éteint ou imaginaire, pour rejoindre ce poème de pierre, Rome la superbe, la trop grande, la trop vieille pour moi. Je m'appelle Marie de Montréal et je vous le confie, on quitte Montréal par son mont Royal, par le rêve qu'inspire un volcan qui ne se réveillera jamais, par

une croyance que je partage avec ma mère et mon frère et qui m'a conduite en Italie. Italie terre de séismes, de mouvements, de tremblements.

En me rendant chez mon frère de l'aéroport, je revois la croix du mont Royal. Je demande au chauffeur de taxi de faire une brève escale au pied de la montagne. Je sors quelques instants avec Vincent pour observer le monument à George-Étienne Cartier, point de départ d'un pèlerinage dominical avec ma mère et mon frère jusqu'à la croix. Cette habitude avait duré des années. Je lui montre la voie pavée qui mène au sommet et l'assure que je n'empruntais jamais le chemin asphalté, je suivais plutôt un petit sillon de terre entre les arbres, en reprenant les mots de ma mère : « par respect pour les Fils de la Liberté, dont faisait partie Cartier, nous suivrons notre propre voie ». Aujourd'hui, la tête nue de Vincent et ma chevelure solaire font de nous des étrangers devant ce volcan toujours endormi. Je ne retrouve pas le sillon de terre que nous empruntions. Maintenant, de nouveaux chemins se sont dessinés.

Le chauffeur nous pressant de monter, nous regagnons la voiture. Je laisse derrière moi le souvenir de cette union magique entre l'enfance, les premiers mots et le premier passage secret. Réminiscence d'un moment si précieux sur lequel on ne crachera ni lave ni nostalgie autre que d'avoir un jour pensé que par son sommet l'on pouvait rejoindre le centre de la Terre et voyager partout ailleurs.

Ce secret avoué de ma mère, amplifié par mon imagination d'enfant si facile à éblouir, m'avait donné l'impression d'être plus forte, plus grande. Je n'ai plus jamais vu Montréal de la même façon. De la fenêtre du taxi, je regarde la montagne avec mes yeux d'enfant. Cette capacité d'émerveillement, je la dois à ma mère et à ce secret que j'ai longtemps cru être seule à garder. L'éblouissement dont parlaient les philosophes grecs Platon et Aristote, et qui est à l'origine de la connaissance et de la création artistique fait intimement partie de moi, tout comme cette île volcanique que nous avons imaginée.

Vincent me demande, alors que le taxi s'arrête devant la maison de mon frère :

— Que voulais-tu devenir lorsque tu étais enfant, Marie?

— Un enfant, rien de plus. J'étais certaine que le volcan se réveillerait. Alors, chaque matin, je me trouvais chanceuse qu'il n'ait pas décidé de cracher sa lave dans l'atmosphère.

Marie de M.

1. Fragment du journal de Marie de M. tiré des entretiens entre Marie de M et Mauricio Soavi à paraître aux Éditions Triptyque en traduction française.